

## Tartuffe

Tartuffe ; on donne son nom, il n'est pas une personne qui ne dise qui il est : le scélérat, l'hypocrite, l'infâme, le tartuffe. Pour peu qu'on ait l'esprit historique et c'est une autre image d'Epinal qui viendra nous encombrer la mémoire : la Cabale des dévots, la pièce interdite, l'incertain combat de la lumière contre les ténèbres ; et si l'on se pique de théâtre, alors ce sont d'autres grands noms qui viennent à l'esprit : Coquelin, Ledoux, Jouvet, Planchon, Vitez, Lasalle... Celui qui s'avise de s'attaquer à ce monument et qui rêve d'un spectateur à la mémoire vierge risque d'être fortement parasité par ces précédentes versions.

Monter *Tartuffe* - outre les difficultés inhérentes à toute pièce - c'est aussi mener un combat contre le passé de celle-ci, l'histoire de l'histoire.

Personne ne nous dit comment Molière interprétait Orgon et encore moins comment Du Croisy jouait Tartuffe, et des générations de metteurs en scène et d'acteurs se sont battus pour rendre une interprétation qui serait la plus proche de cette vérité inconnue. Cette recherche de l'orthodoxie tartuffienne, on pourrait l'appeler la seconde cabale des dévots - j'en fais partie - et ceux-là ne sont pas moins acharnés que ceux qu'a connus Molière. Le passé nous raconte donc que le but du jeu n'est pas de trouver une vérité du texte, mais sa propre vérité - son *Tartuffe*. Ceux qui se proposent de faire du passé table rase n'ont pas moins de préjugés que les anciens, et se posent de nouveau les questions : pourquoi *Tartuffe* aujourd'hui ? Qui est Tartuffe ? L'une de ces deux questions élimine rapidement l'autre, dans la mesure où le pourquoi est entièrement dépendant de ce que représente *Tartuffe* aujourd'hui. Donc la question reste : qui est Tartuffe ?

S'il y a une vérité du texte, c'est que celui-ci prend une vérité différente à chacune de nos lectures ; s'il y a une actualité du jeu, il importe moins de la trouver dans le discours du metteur en scène que dans le regard du spectateur.

Cela ne signifie pas que la version proposée par le Soleil Bleu n'a pas de parti pris. Si l'on s'en tient aux faits, ce n'est pas Tartuffe qui s'introduit dans la maison d'Orgon, pour y semer le désordre, mais bel et bien ce bourgeois prospère qui recueille un inconnu, le tire de sa misère, le loge, le tient bientôt "comme son propre frère", lui donne sa fille et tout ce qu'il a. C'est bien lui qui impose ses décisions, lui le responsable (coupable ?) de sa propre déchéance.

Je crois qu'Orgon cherche et trouve en Tartuffe son salut. Il veut égoïstement se faire une meilleure place au Ciel. Les conversations philosophiques de Cléante - "démêler le vrai du faux" - ne l'intéressent plus : il a trouvé en Tartuffe une "couleur" sur laquelle il peut se reposer. Tartuffe est la vérité d'Orgon.

L'autre, le tartuffe, n'est rien qu'un pique-assiette, "l'aigrefin du théâtre" comme dit Jouvet.

Il profite des bontés qu'Orgon lui déploie, non pas pour se faire une meilleure place au Ciel mais au "Soleil". Il est un consommateur que l'on engraisse, qui prend du poids et finit par devenir dangereux. Il est intéressant qu'il soit jeune, une sorte de second fils d'Orgon...

Autour des deux personnages il y a la famille, abandonnée par le père au gré d'un caprice, en lutte pour dénoncer l'hypocrite, mettre le vrai en pleine lumière et par là retrouver la raison du père et l'amour familial si précieux.

Ainsi le personnage principal de la pièce n'est plus Orgon ou Tartuffe comme c'est souvent dit ou traité, mais bien la famille, essayant de retrouver l'honnête homme - celui qui s'est perdu, celui qui ne doute plus, dont la quête spirituelle est aveuglée - combattant par là même l'imposteur.

Laurent Laffargue